

tour de cette colline étaient pesans et compactes, et extrêmement sonores lorsqu'on les frappait les uns contre les autres.

M. Oxley s'arrêta le 28, et dépêcha deux hommes au nord-est pour examiner le pays; un autre grimpa sur le Mont-Forster, d'où il crut voir qu'un bras se détachait du fleuve et courait au nord-ouest, pendant que le fleuve continuait à se diriger au nord. Les deux émissaires revinrent le soir; ils étaient allés jusqu'à une distance de douze milles. Ils rapportèrent que le pays n'offrait, comme dans l'endroit où l'on avait fait halte, que l'aspect d'un marais desséché et entremêlé de terres hautes à l'abri des débordemens, mais couvertes de broussailles, au milieu desquelles croissaient quelques pins isolés; ils n'avaient rencontré ni courans d'eau ni gibier.

Le lendemain on s'aperçut que le terrain le long des bords du Macquarie s'abaissait toujours davantage: cinq milles au-delà du camp, le fleuve était de niveau avec ses rives, et en quelques endroits les débordait. La marche des chevaux fut brusquement interrompue; il ne leur était plus possible d'avancer dans les marais qui le bordaient. Cet obstacle était d'autant plus fâcheux qu'il rendait la communication avec les bateaux très-précaire, et pouvait même la couper entièrement. Heureusement il y eut moyen, en

faisant des détours, de se rapprocher de temps en temps du fleuve; il se partageait en plusieurs bras qui, au bout d'une petite distance, le rejoignaient: ils devaient leur origine au gonflement de ses eaux; en effet il était à quelques pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Sa profondeur variait: dans les lieux où il inondait ses rives, elle n'était pas de plus de dix à douze pieds; dans ceux où il coulait dans son lit, elle était de quinze pieds; dans ceux enfin où il était plus resserré, elle allait à une vingtaine de pieds.

Après avoir pris toutes les précautions imaginables pour ne pas se séparer des canots, on se mit en route le 30. « Mais, dit M. Oxley, notre marche fut arrêtée bien plutôt que je ne le croyais; à peine nous eûmes parcouru six milles, sans avoir pu nous approcher du fleuve de plus d'un à deux milles, nous nous aperçûmes que ses eaux, après avoir débordé ses rives, se répandaient sur la plaine où nous voyagions, et avançaient avec une rapidité qui nous ôtait tout espoir de nous diriger au nord-nord-ouest, point vers lequel nous supposions que le Macquarie coulait, jusqu'à une certaine distance où il paraissait courir plus au nord. Notre position ne nous permettait pas d'hésiter sur ce que nous devions faire. Nous avions certainement prolongé notre excursion au-delà de ce que la prudence exigeait; la sûreté de

tout le détachement se trouvait compromise en ce moment ; il ne se présentait pas d'autre retraite que le lieu que nous avons quitté le matin , et même nous n'y pouvions rester que le temps nécessaire pour effectuer les arrangemens que j'avais en vue. En conséquence j'ordonnai de faire rebrousser chemin aux chevaux ; deux hommes réussirent , en marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture , à gagner le bord du fleuve à trois milles au-dessous de l'endroit d'où ils étaient partis. Heureusement les canots n'y étaient pas encore parvenus ; quand ils arrivèrent , on leur dit de retourner ; ils atteignirent le camp au coucher du soleil après avoir eu à lutter contre un courant très-fort.

« Le Macquarie continuait à avoir de 15 à 20 pieds de profondeur : les eaux qui inondaient les plaines , y étaient conduites par une multitude de petits canaux qui devaient leur origine à la crue actuelle du fleuve au-dessus de son niveau ordinaire ; il ne diminuait nullement , et son volume était trop considérable pour me permettre de croire que ces marais et ces terrains bas pussent concourir essentiellement à son expansion , et l'absorber : ainsi il devait se terminer d'une manière plus en rapport avec sa vaste étendue. Ces réflexions m'auraient décidé à m'arrêter , avant d'abandonner à la hâte une recherche de

l'issue de laquelle il avait été naturel de tout attendre. Du reste la nature du pays me défendait d'espérer que le Macquarie pût être le moins du monde utile à la colonie , quand même il aurait son embouchure dans une mer intérieure. Toutefois il était important de savoir comment il se terminait , et si l'on y parvenait , la connaissance de ce fait devait jeter quelque lumière sur l'obscurité qui enveloppe encore l'intérieur de ce continent. Le désir ardent que j'avais de débrouiller , autant que je le pourrais , cette question intéressante , me détermina à m'embarquer dans le grand bateau avec quatre hommes de bonne volonté , et à descendre le fleuve aussi long-temps qu'il serait navigable. En prenant en considération les difficultés que nous aurions à combattre pour revenir contre le courant , je calculai que cette excursion prendrait un mois : à tout événement je me chargeai de provisions pour cet espace de temps , qui était le plus long que l'on pût distraire de celui qu'exigeait l'objet ultérieur de l'expédition.

« L'eau n'ayant pas augmenté dans la nuit du 1^{er} juillet , je fis mes préparatifs pour commencer le lendemain à descendre le fleuve. Après mûre délibération , il fut décidé qu'à mon départ les chevaux et le bagage retourneraient au Mont-Harris , dont on était éloigné de quinze milles ,

car tout notre monde, nos effets et nos vivres pourraient courir des risques en restant plus longtemps dans le lieu où l'on était. Il fut convenu que pendant mon absence M. Evans s'avancerait à une soixantaine de milles dans le nord-est, et en revenant passerait un peu plus au nord, afin d'être prévenu des difficultés que nous aurions à vaincre dans les premiers momens de notre voyage vers la côte au nord-est. Le premier obstacle que je prévoyais était la disette d'eau que nous devions probablement éprouver avant d'atteindre à des hauteurs, et je pensais que l'excursion de M. Evans nous ferait connaître ce que nous avions à redouter à cet égard.

« Je me mis en route le 2 juillet par un temps excessivement humide et orageux; nous n'en avions guère éprouvé de si mauvais. A peu près à vingt milles du point d'où j'étais parti, il n'y avait à proprement parler plus de continent; le Macquarie débordait ses rives, et se divisait en bras nombreux, qui n'étaient pas constamment séparés du corps du fleuve; ils s'y réunissaient sur une multitude de points. Nous poursuivîmes notre route sept à huit milles plus loin, et nous fîmes halte pour la nuit sur un espace de terre à peine assez grand pour y pouvoir allumer du feu. Le principal bras du Macquarie coulait avec beaucoup de rapidité; ses bords et tous les envi-

rons étaient couverts, à perte de vue, de bois qui enfermaient l'espace resserré où nous étions. De vastes plaines absolument nues étaient sous l'eau, et couvertes de roseaux qui avaient près de six pieds de hauteur au-dessus de la surface. Nous avions navigué au nord-nord-ouest.

« La tempête diminua un peu dans la matinée du 3; à la pointe du jour je continuai mon voyage. Le principal bras du Macquarie, très-resserré, était très-profond: les eaux se répandaient à plus d'un pied ou de dix-huit pouces au-dessus de ses bords; mais toutes se dirigeaient vers le même point de l'horizon. Les arbres couchés dans le fleuve gênèrent beaucoup notre marche; en quelques endroits ils obstruaient presque entièrement le canal. Au bout d'une vingtaine de milles, nous ne vîmes plus ni terre ni arbres; le Macquarie dont le lit était rempli de roseaux et avait d'un à trois pieds de profondeur, coulait au nord. Quatre milles plus loin, quoique je n'eusse observé aucun changement dans sa largeur, dans sa profondeur et dans sa rapidité dans un très-long espace, et que par conséquent je me fusse bercé de l'espérance de bientôt entrer dans la mer Australe que je cherchais depuis si long-temps, le fleuve échappa en quelque sorte à toute poursuite ultérieure, en se répandant sur tous les points du nord-ouest au

nord-est, au milieu de l'océan de roseaux qui nous environnaient, et en coulant avec la même rapidité qu'auparavant. Il n'y avait aucun canal entre ces roseaux; la profondeur de l'eau variait de 3 à 5 pieds. Ce changement surprenant du fleuve, car je ne pouvais l'appeler sa fin, ne me laissait d'autre alternative que de tâcher de retourner à un endroit où nous pourrions débarquer avant la nuit. Si j'assurais positivement que nous étions sur le bord d'un lac ou d'une mer dans lequel ce grand volume d'eau se décharge, on pourrait regarder cette conclusion comme basée uniquement sur une conjecture; mais si on me permet de hasarder une opinion d'après ce que j'apercevais en ce moment, je pense que nous étions dans le voisinage immédiat d'une mer intérieure, ou d'un lac probablement peu profond, et qui se remplit graduellement par les dépôts immenses de terre que les eaux lui apportent des pays plus élevés. Il est très-singulier que dans ce continent, les terres hautes semblent restreintes à la côte maritime, et ne s'en éloignent pas à une grande distance.

• Je fus de retour au Mont-Harris auprès de mes compagnons le 7 juillet; M. Evans n'était pas encore parti: le lendemain il se mit en route avec des provisions pour dix jours. En l'attendant nous fîmes nos préparatifs pour notre voyage par

terre. Le temps fut très-variable jusqu'au 18; nous eûmes des coups de vent du nord-ouest et du sud-ouest, qui apportèrent des torrens de pluie. Nous avions de puissans motifs de nous féliciter d'avoir changé de position; un délai de quelques jours nous aurait balayés de dessus la surface de la terre. Le 10 le fleuve se gonfla brusquement; le 15 au soir tout le pays bas était inondé: l'emplacement que nous occupions formait une île; l'eau s'approchait à une centaine de pas de notre tente. Rien de plus triste et de plus affreux que le tableau qui s'offrait de tous côtés à nos regards: bien que nous fussions à l'abri de tout danger, nous ne pouvions considérer sans inquiétude les difficultés auxquelles nous devons nous attendre en traversant un pays qui après la retraite des eaux serait humide et marécageux, peut-être même impraticable.

• Le 18 les eaux se retirèrent aussi rapidement qu'elles étaient montées, et nous laissèrent une issue à l'est; cependant je craignais qu'elle ne couvrissent encore le terrain au nord-est. M. Evans revint le soir après une excursion intéressante, mais désagréable; ses chevaux étaient exténués des fatigues qu'ils avaient essuyées. Il n'avait pu voyager au nord-est que pendant deux jours: des courans d'eau qui coulaient dans cette direc-

tion à travers des roseaux très-hauts, et qui probablement dérivait du Macquarie, l'avaient empêché d'avancer. M. Evans marcha ensuite plus à l'est, et à une distance de cinquante milles de ce fleuve traversa une autre rivière plus large, mais moins profonde, qui se dirigeait au nord : il alla bien près du pied des monts Arbutnot, que l'on apercevait de notre camp, et prenant un peu plus au sud, revint vers nous par un pays un peu plus sec, mais aussi bas que celui qu'il quittait. Il avait vu quelques naturels.

« Il était physiquement impossible d'atteindre le bord de la mer intérieure dont je supposais l'existence, en tournant autour de la portion du pays inondée à la rive gauche du fleuve, car nous n'apercevions de ce côté qu'un marais stérile et humide, couvert entièrement d'une espèce de renouée; il n'offrait pas un seul espace sec, vers lequel nous eussions pu porter nos pas; les observations que j'avais faites dans ma première expédition ne me laissaient pas concevoir la moindre probabilité d'en rencontrer de ce côté. La tentative de M. Evans m'enlevait tout espoir d'avancer au nord-est. Ainsi malgré mon vif désir d'éclaircir la question importante touchant la nature de l'intérieur de ce continent, je fus obligé de me borner aux conjectures que j'avais formées. L'excursion de M. Evans leur donna un nouveau degré

de vraisemblance; car tous les courans d'eaux qu'il avait passés coulaient au nord, ce qui semblait indiquer qu'ils tombaient dans un réservoir commun. Profitant de toute la latitude que mes instructions m'avaient laissée, je me décidai à voyager à l'est vers cette route qui devait nous mener dans une région plus sèche; et comme la rivière que M. Evans avait rencontrée, et que je nommai Castlereagh-River, était peu éloignée des monts Arbutnot, j'aurais la ressource de gravir sur les sommets pour voir au loin, et me décider ensuite soit à suivre son cours, soit à avancer à l'est. »

On avait construit une voiture pour emmener le petit canot qui aurait été fort utile; on fut obligé de renoncer à ce projet, parce qu'on ne put pas faire un harnois qui mît les chevaux en état de la tirer. Avant de partir, M. Oxley détermina la position du Mont-Harris à $31^{\circ} 18'$ sud, et $147^{\circ} 31'$ est. Il enterra sur le sommet une bouteille renfermant quelques pièces de monnaie d'argent, et un papier sur lequel il inscrivit la route qu'il allait tenir.

Le 20 juillet le détachement quitta le Mont-Harris. Le pays était nu, alternativement marécageux et couvert de broussailles. Les pauvres chevaux extrêmement chargés tombaient souvent. On traversa une chaîne d'étangs liés par un filet

d'eau qui coulait au nord-est. En avançant, on vit moins de marais, quoique l'on eût passé sur le bord d'une plaine de trois milles de diamètre, qui était toute couverte d'eau. On voyait des eucalyptus et des casuarina mêlés aux buissons de cyprès et de mimosa. Le 24 on avait laissé en arrière à un mille et demi une chaîne d'étangs, près desquels on avait fait halte, lorsqu'on en rencontra une autre; bientôt après des fondrières d'un nouveau genre firent éprouver des difficultés auxquelles on ne s'attendait pas. Elles avaient une centaine de pieds de largeur; l'apparente solidité de leur surface cachait le danger. On en découvrit une lorsque les chevaux étaient trop avancés pour les faire reculer: on les déchargea, et ils passèrent sans accident; mais à une seconde on ne reconnut l'étendue du danger qu'après qu'une partie des chevaux y eurent été engagés. On ne put les en tirer qu'en coupant les sangles qui tenaient les bâts: tout le monde mit la main à l'œuvre; ils sortirent heureusement; cependant les efforts qu'ils avaient faits pour se dépêtrer les avaient tellement épuisés, qu'on fut obligé de se reposer. On fit passer les autres chevaux un mille plus haut: le sol était plus ferme; il n'arriva pas d'accident.

Ces inconvéniens n'étaient que le prélude de ceux qui suivirent au milieu de cette contrée absolument plate. Le 25 on parcourut neuf milles,

ayant constamment de l'eau jusqu'à la cheville. Dès qu'on eut trouvé un emplacement assez sec pour y dresser la tente, quoiqu'il fût entouré d'eau, on s'y arrêta; car les hommes et les chevaux étaient trop fatigués pour aller plus loin. M. Evans jugeant que l'on n'était pas très-éloigné du Castlereagh-River, partit pour le reconnaître: cette rivière, que huit jours auparavant on avait traversée sans la moindre difficulté, était tellement gonflée, que sa largeur et sa rapidité ne permettaient pas de la traverser avant qu'elle eût diminué. « Nouvelle très-fâcheuse, dit M. Oxley; car nous nous trouvions dans une situation à ne pouvoir ni avancer ni reculer. Depuis le retour de M. Evans il n'était pas tombé assez de pluie dans notre voisinage immédiat pour causer cette crue subite: elle ne pouvait donc être attribuée qu'à celles qui avaient eu lieu dans les montagnes de l'est et du sud-est, où sans doute le Castlereagh prend sa source. Quel bonheur que M. Evans eût passé la rivière à temps! un seul jour de retard eût pu lui être funeste. Nous nous plaignions à diminuer en idée les dangers qui nous environnaient, et nous saisissions avidement toutes les circonstances qui pouvaient égayer la perspective que nous avions devant les yeux. Nous espérions que la Providence, dont nous avions jusqu'alors éprouvé les bienfaits,

continuerait à nous protéger et nous conduirait sans accident à la fin de notre voyage.

« Quelle nuit affreuse que celle du 25 au 26 ! Les élémens semblaient déchaînés les uns contre les autres : nous étions presque inondés par la pluie. Vers midi le temps s'éclaircit ; ensuite la pluie recommença. Nous ne pûmes partir que le 27, ou plutôt battre en retraite vers les bords du Castlereagh : car l'eau nous chassa de notre tente. Cette rivière est considérable ; son canal est partagé par de nombreuses îles bien boisées ; dans la partie la plus étroite elle a 540 pieds de large. Ses rives paraissent être au-dessus de la portée des inondations du côté où nous étions : ce terrain ferme ne s'étendait pas à plus d'un quart de mille de la rivière ; au-delà il devenait humide et marécageux. Les bords avaient de 12 à 17 pieds de hauteur, et s'abaissaient en pente douce vers l'eau. Une espèce d'eucalyptus, des cyprès, le *sterculia heterophylla* et quelques casuarina croissaient sur la terre solide. Cette rivière se jette sans doute dans le golfe intérieur où se rendent les eaux du Macquarie ; elle n'est sous aucun rapport inférieure à celle-ci, et même lorsqu'elle s'élève jusqu'au bord de sa rive extérieure, son volume d'eau doit être plus fort. Il nous sembla que les naturels étaient nombreux dans les environs ; car on voyait de tous côtés leurs cabanes

d'écorce : on trouvait près de l'emplacement de leurs feux des coquillages de l'espèce de ceux que l'on trouve dans le Lachlan et le Macquarie. Nous ne manquions ni de casoars ni de kangorou.

« Dans la soirée je m'étais imaginé que les eaux baissaient ; idée trompeuse ! elles montèrent de 8 pieds pendant la nuit. Le 28 elles continuèrent à s'élever avec une rapidité surprenante : leur vitesse était de cinq à six milles par heure ; elles entraînaient beaucoup de bois flotté. Toutes les îles étaient entièrement inondées : le tableau était grand et imposant. Cette crue subite était due probablement aux pluies abondantes des jours précédens ; mais les sources qui fournissent un si énorme volume d'eau doivent être bien fortes ; et le réservoir qui le reçoit, ainsi que le Macquarie et plusieurs autres rivières, telles que celles que nous avons traversées, doit être immense. L'eau du Castlereagh était si trouble et si bourbeuse, que nous ne pûmes en faire usage ; il fallut en aller chercher dans les marais que nous venions de quitter.

« Le 29 les eaux baissèrent subitement. Il était évident que depuis long-temps elles n'avaient pas éprouvé une crue aussi forte ; car il n'y avait sur les bords du fleuve ni bois, ni débris d'aucune espèce : aujourd'hui la quantité en est si grande que leur enlèvement emploierait des années. Ce

gonflement et cet abaissement si rapides semblaient indiquer que ni la source ni l'embouchure du Castlereagh ne sont très-éloignées ; la première se trouve peut-être à peu de distance à l'est de l'Arbuthnot's-Range. »

On ne put traverser le Castlereagh que le 2 août ; quoiqu'il plût beaucoup, on se hâta de profiter du premier moment pour passer à la rive opposée, car on n'était pas sûr d'en retrouver l'occasion quand on le désirerait. Le point où le trajet s'effectua est situé par 31° 14' sud, et 148° 18' est.

Le fleuve monta beaucoup dans la nuit du 3, et on se félicita de n'avoir pas différé l'opération qu'on avait faite la veille, car il n'aurait plus été possible de l'effectuer ; mais la pluie avait rendu la terre si molle et si boueuse, que l'on ne put parcourir que trois quarts de milles à l'est. Il fallut retourner et suivre les bords du fleuve, jusqu'à ce qu'on pût sortir de la ligne marécageuse dans laquelle on paraissait être enfermé. Cette tentative ne fut pas heureuse ; les chevaux s'abattaient à chaque instant : celui qui portait le bagage de M. Oxley roula dans la rivière ; on eut beaucoup de peine à le sauver. La boîte où étaient les cartes fut gâtée ; un thermomètre fut brisé. On déchargea les chevaux dans l'endroit où ils étaient, et les voyageurs transportèrent le bagage

et les provisions à un endroit plus ferme, où tout fut chargé de nouveau. « Nous nous remîmes en route à l'est, dit M. Oxley ; pendant plus d'un mille nous eûmes de l'eau et de la boue jusqu'au genou. A cette distance les chevaux furent arrêtés par les eaux courantes qui venaient des marais, entourant un espace qui était comparativement sec. Il fallut ôter de nouveau la charge des chevaux ; après beaucoup de peine tout fut transporté sans dommage. Hommes et chevaux, nous étions tous si épuisés de fatigue, que je me décidai à faire halte dans cet endroit. »

Après deux jours de marche dans les marais et les fondrières, où les chevaux enfonçaient quelquefois dans l'eau jusqu'au poitrail, on arriva le 6 août à une colline où l'on put se reposer. On la nomma *Kangaroo-Hill*, à cause de la grande quantité de kangourous que l'on avait vus dans les environs. Ces animaux vivent en troupeaux comme les moutons : on en tua un qui pesait près de cent quatre-vingts livres ; les caïmans abondent aussi dans ce triste pays. Les naturels paraissent le fréquenter : on en avait aperçu un qui, dans une attitude fière, choquait sa zagaie barbelée et sa massue l'une contre l'autre ; il faisait les gestes les plus singuliers et le bruit le plus étrange que l'on puisse imaginer ;